

en remercie, monsieur Armand... Le long silence de mon oncle me navre... Mais revenez bientôt... Vous reviendrez, n'est-ce pas ? Venez ! j'ai envie de pleurer...

De grosses larmes roulaient lentement sur les joues de la jeune fille.

— Eh ! la p'tiote ! une dernière ronde et on s'en va ! V'la la nuit qui tombe, cria la mère Brugnoit.

La danse finale ne fut pas moins animée que les précédentes. Puis on se sépara après s'être embrassé cordialement. Jacques ramena Aurélie à la maison de sa mère, tandis que le Sanguier de Villon partait pour Tonnerre où il devait prendre la diligence pour Paris.

En rentrant, Aurélie vit ou cru voir la silhouette d'un homme qui rôdait près de la chaumière de sa nourrice, situé rue du Four. Cette vision l'effraya. En se reculant elle fit un faux pas et se foula le pied. Cependant elle put gagner son lit. La mère Brugnoit lui bassina la partie endolorie avec de la saumure et se coucha en disant :

Ça ne s'ra rien, fillette !

Mais le lendemain, le pied était enflé.

Jacques partit vers midi pour chercher un médecin à Cruzy. Une heure après la nourrice, qui n'avait pas grand'confiance aux *artisses*, alla guérir des simples dans la forêt.

A ce moment de la journée, il y avait peu de monde au village. On était aux champs. Aurélie, en proie à la fièvre, se trouvait seul à la maison, le reste de la famille Brugnoit étant occupé à des travaux extérieurs.

Alors écla soudain, dans Villon, un effroyable incendie qui réduisit en cendres cette malheureuse localité.

Je pourrais faire la description du sinistre, mais qu'il me suffise de dire que, sur deux cents maisons que comptait le village, cent quatre vingt-douze furent complètement détruites.

Mais c'est le lendemain surtout que le village présentait un aspect affligeant. La veille encore, pendant les ravages du terrible fléau, le pétilllement de l'incendie, l'horrible craquement des charpentes, qui s'abimèrent au milieu des tourbillons de flammes, les cris tumultueux, le mouvement de la foule, avaient répandu une certaine animation sur le désastre ; à cette heure, on ne voyait plus que des visages noircis ou brûlés, d'un aspect lamentable ; on n'apercevait partout que des murailles crevassées, des débris fumants et calcinés ; une odeur infecte, nauséabonde prenait à la gorge et forçait à s'éloigner.

En voulant échapper à cette scène de désolation, dont nous fûmes nous-même témoins, nous dirigeâmes nos pas vers l'église ; mais là encore, nous devions assister à un spectacle navrant ; un modeste cortège de parents et d'amis conduisaient au champ du repos, trois malheureuses femmes qui, étouffées sous les débris de leurs maisons, étaient mortes victimes de l'incendie.

Parmi les victimes de l'inexorable fléau, on citait Aurélie Petit. Mais son cadavre n'avait pu être retrouvé sous les débris de la chaumière qu'elle habitait avec sa nourrice. Quelques personnes prétendaient aussi qu'au commencement de l'incendie, un homme, barbouillé de noir, étranger à la localité, avait pénétré dans la chaumière et qu'il était bientôt ressorti, en emportant un fort paquet sur ses bras.

TROISIÈME PARTIE

I

UNE ARRIVÉE IMPRÉVUE.

Il y avait là : Charles Ricque alias Charlesris, Petit Jean Serrebourse, François dit Coupe-Jarrets, Joseph dit Serrurier, Lucien dit Videpot, Baptiste dit Le Borgno.

Tout à coup, un bruit de pas lourds, un grincement de ferrailles résonnèrent ; puis, lentement, en criant àprement, la porte roula sur ses gonds.

— Eh ! c'est Monseigneur ! exclama Videpot en se découvrant.

— Veux-tu fermer ta bouche ou parler argot répondit Joseph, d'un ton irrité,

Le père Petit-Jean avait tressailli et s'était dressé, comme mu par un ressort, sur son lit de camp en murmurant :

— Lui ! ce serait lui ! Ah ! il y a une justice au ciel !

Coupe-Jarrets qui l'observait lui décocha un regard haineux et acéré comme une flèche.

Cette scène se passait en l'une des salles de la maison d'arrêt de Dijon, située au fond d'une impasse, dans le carrefour formé par l'embranchement des rues Sainte-Madeleine et de l'Ecole-de-Droit. Ses hautes et sombres murailles sont tristes comme la destination à laquelle est affecté le lugubre bâtiment, remarquable pourtant au dehors par une jolie porte avec tailles saillantes, coupées vivement et d'un caractère fort artistique.

A l'entrée, le greffe et la cuisine, dont les fenêtres grillées, avec soin, ouvrent sur un vaste préau quadrangulaire, entouré par les loges et les ateliers des détenus. L'appartement du gardien en chef, M. Lapostolet, donnait aussi sur ce préau, de l'autre côté duquel se trouvent une petite cour et quelques chambres, pour les pistoliers, les prisonniers politiques et les dettiers.

Une chapelle séparait, au rez-de-chaussée, les deux catégories de la prison. Au-dessus de cette chapelle, il y avait plusieurs pièces, dont l'une regardait la rue de l'Ecole-de-Médecine.

Cette rapide description des lieux m'a paru nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre.

Il était six heures du matin quand s'ouvrit la porte de nos bandits.

On entra dans le mois d'octobre ; le jour commençait à peine. Le gardien en chef de la conciergerie parut le premier sur le seuil de la salle. C'était un homme d'une taille et d'une force herculéennes. Tout le monde l'a connu à Dijon où il jouissait de l'estime générale. Après un coup d'œil pour s'assurer que tout était dans l'ordre, M. Lapostolet poussa devant lui un individu, menottes aux poignets, derrière lequel se tenaient deux gendarmes et un porte clefs. Le désordre de ses vêtements, couverts de boue et de sang, ne se pouvait comparer qu'à l'altération de son visage maculé, déchiré, presque méconnaissable.

Pour les familiers, cependant, il n'y avait pas à se méprendre sur son individualité. Aussi Videpot ne s'y était-il pas trompé : c'était Monseigneur, le chef de la bande Charlesris.

Et, bien que les prisonniers affectassent une complète impassibilité, après une seconde de reconnaissance plutôt instinctive que raisonnée, le directeur de la maison d'arrêt ne se trompa pas non plus sur la valeur de la capture qu'on lui amenait.